

AUTOUR DE LA TLB: EXISTE-T-IL UNE TRADUCTION LITURGIQUE DE LA BIBLE ?

Je ne pense pas qu'une traduction soit liturgique par elle-même ou par la simple volonté des traducteurs. On exige bien sûr d'un *corpus* destiné à la proclamation en célébration certaines qualités: lexique adapté à la culture des gens, clarté de l'exposé, fluidité, phrases bien structurées et pas trop longues – même si l'on ne peut pas affranchir les argumentations de saint Paul, le Juif, de leur sinuosité rabbinique – assonances, couleurs des mots, etc.¹ Ce que Péguy appelait la « *sonorité générale* » d'une œuvre².

Plus fondamentalement, quand on parle de traduction, entre en jeu la notion de langue. Nous entendons par là que le vocabulaire, la syntaxe, la construction des phrases, la grammaire et le style, dénotent une vision du monde, pour

1. À titre d'exercice on pourra comparer la traduction des lectures vétérotestamentaires de la Liturgie des Heures (Office des lectures) – traduction qui est celle de la TOB (1975) – avec la nouvelle TLB. Par exemple Lv 16, 2-28 qu'on lit au lundi IV de Carême et qui décrit les rites du Grand Pardon Kippour. La TLB met le récit au futur: ce qui lui confère plus de respiration et colore sa vocalité. S'agissant du rite, la TOB traduit par « *rite d'absolution* »; ce qui résonne de façon particulière aux oreilles catholiques. La TLB préfère traduire par « *rite d'expiation* ». Ou encore elle rend plus légère la succession des rites, voir par exemple les versets 18 et 19.

2. « *Ce n'est pas la rime seulement et le commandement de la rime, ce n'est pas le rythme seulement et le gouvernement du rythme, c'est tout qui concourt à l'opération de l'œuvre, toute syllabe, tout atome, et le mouvement surtout, et une sorte de sonorité générale, et ce qu'il y a entre les syllabes, et ce qu'il y a entre les atomes, et ce qu'il y a dans le mouvement même. C'est cette sonorité générale qui fait la réussite profonde d'une œuvre* », Charles PÉGUY, *Clio. Dialogue de l'Histoire avec l'âme païenne* (texte posthume écrit en juillet 1913), cité par Jérôme ROGER, « Péguy: la voix hors-programme », Armand Colin, *Le français aujourd'hui* 2005/3 n. 150, p. 18-28.

reprendre le propos de H.-G. Gadamer. « *La langue ne se réduit pas à une des facultés dont est équipé l'homme qui est au monde, c'est sur elle que repose, c'est en elle que se montre le fait que les hommes ont un monde* »³. Une traduction liturgique tentera alors de rejoindre le monde dans lequel évoluent les fidèles, demeurant entre autres attentive aux déplacements que l'évolution des mœurs et des valeurs fait subir au langage. Cependant le « *traduire* » ne se fait pas que dans une seule direction : le texte a également mission de conduire les fidèles vers ce monde qu'on appelle le royaume des cieux, vers cet au-delà dont les Écritures témoignent. La traduction liturgique est traversée par le dialogue entre Dieu et son peuple. La langue humaine a vocation de devenir langue divine. En christianisme il n'existe pas de langue sacrée. De par l'incarnation du Verbe dans la chair de ce monde, toute langue peut désormais signifier la parole de Dieu, parler le monde tel que Dieu le voit et le conduit à son accomplissement.

La parole de Dieu comme rite

Fort du statut dialogal qui lie le croyant à son Seigneur, j'affirmerais volontiers qu'une traduction, pour autant qu'elle soit dotée des qualités littéraires susmentionnées, ne devient vraiment liturgique qu'à la faveur du rite qui, en célébration, met en œuvre les lectures ainsi traduites. La liturgie de la parole n'est pas une liturgie des lectures mais bien un événement où, par l'« *énergie* » de l'Esprit Saint, le Christ nous est révélé comme Verbe de Dieu, Parole du Père. De plus l'Esprit agit par la médiation des personnes. Principalement : le lecteur / la lectrice qui proclame et l'assemblée qui se tient dans une posture d'accueil et exprime son assentiment par le biais des acclamations.

3. Hans-Georg GADAMER, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une philosophie herméneutique*, édition intégrale, Paris, Seuil, 1996, p. 467.

Le mouvement fondamental du rituel est de type dialogal, selon le mouvement même de l'Alliance – ou encore nuptial. Dieu donne sa Parole de révélation et de salut et l'homme qui écoute reçoit cette Parole; il y acquiesce, rendant à Dieu la Parole dont il est la source. Par les deux versants de ce binôme se manifeste le caractère oral, et donc corporel, de la liturgie de la parole. D'où l'importance de la voix, tant celle du ministre qui proclame et que celle de l'assemblée qui répond – ici même le silence est un acte vocal!

Denis Vasse explique que, par la voix, l'être humain s'ouvre à lui-même et à l'autre. À travers la vocalisation du parlant, un texte accède à la parole. Parole qui apparaît alors comme une appropriation de ce qui est donné par le texte: le « *passage par la voix* » – qui peut être silencieux – produit les effets de sens dont toute la lecture atteste dès lors qu'elle est « *re-lecture* » et déchiffrement d'un texte ⁴.

Le vocabulaire biblico-liturgique est ponctué par des mots intraduisibles parce qu'ils viennent d'une expérience qui subvertit tout langage: *Amen* et *Alleluia* ne se comprennent que reliés à l'expérience pascale. Il s'agit là de vocables qu'on pourrait dire « *initiatives* », que l'on ne peut que recevoir pour être initié peu à peu à leur contenu – ce à quoi ils font référence, Celui vers qui ils nous tournent. Ils sont métaphoriques ⁵. Ce sont des signifiants à fonction sacramentelle

4. Voir *L'ombilic et la voix*, Paris, Seuil, 1974, p. 218. Dans le registre de la littérature médiévale, laquelle est intimement liée à l'oralité, Paul Zumthor explique que le troubadour, lorsqu'il profère sa chanson, participe d'une mise au monde de la parole. « *Lorsque le poète ou son interprète chante ou récite (...), sa voix seule confère à celui-ci son autorité. Le prestige de la tradition, certes, contribue à le valoriser; mais ce qui l'intègre à cette tradition, c'est l'action de sa voix. (...) Au moment qu'elle l'énonce, la voix transmue en "icône" le signe symbolique délivré par le langage, elle tend à le dépouiller, ce signe, de ce qu'il comporte d'arbitraire; elle le motive de la présence de ce corps dont elle émane...* » *La lettre et la voix*, Paris, Seuil, 1987, p. 19-21 passim. Dans la liturgie il se produit un phénomène analogue. Voir aussi Jacques DERRIDA, *La voix et le phénomène*, Paris, PUF, 1967.

5. Selon Paul Ricœur, il y a métaphore « *parce que nous percevons (...) la résistance des mots (...) leur incompatibilité au niveau de l'interprétation littérale de la phrase* ». Il se produit alors une « *innovation sémantique* ». Voir *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*, II, Paris Seuil, 1986, p. 20 et *Discours et communication*, Paris, L'Herne, 2005, p. 16-21.

qui nous projettent vers le « monde du texte » (Ricœur), vers cela seul qui existe, la parole comme événement. Ils appartiennent à une tradition, à cette communauté de vie qu'est la communion des saints. La lecture en liturgie a quelque chose de ce que l'on nomme « tradition » dans les rites du baptême⁶. La « reddition » s'opère rituellement, de façon concentrée dans la profession de foi, puis dans la prière eucharistique – prière qui est tissée de vocables bibliques. Sans oublier cette reddition existentielle qu'est notre vie quotidienne où nous avons à « parler le Christ », à le mettre en pratique, lui, le Verbe de vie.

En liturgie le discours est à la fois celui de Dieu tel que des hommes et des femmes l'ont reçu dans leur expérience de foi. Il s'agit de Dieu comme parole-événement, traduit dans un système de signes particuliers, l'araméen, l'hébreu, le grec (...). Mais cette traduction se double d'un discours second, celui que produit toute une série d'interprétations. Par exemple l'interprétation de la bible latine appelée « Vulgate » (IV^e s.) ou l'interprétation et les commentaires qu'en ont donnés les Pères de l'Église ou encore cette interprétation dérivée que constituent les hymnes liturgiques et l'euchologie de l'Église.

C'est bien ce double discours humano-divin que doit restituer une traduction ciblée pour la liturgie. Certes les autres traductions de la Bible relaient également la médiation humaine, le discours de l'Église, par le biais des notes en bas de page, par les références marginales ou encore par les introductions. Or cet appareil de commentaire – même s'il existe en partie dans l'édition de la TLB – n'apparaît pas dans les lectionnaires liturgiques. Ce à quoi on pourrait rétor-

6. Dans le rituel de l'initiation chrétienne des adultes, les deux termes « tradition » / « reddition » désignent l'acte par lequel l'Église transmet aux futurs baptisés les paroles qui disent l'essentiel de la foi – le symbole de la foi (*Credo*) et la prière du Seigneur (Notre Père) – et celui par lequel les futurs baptisés restituent ce qu'ils ont reçu, médité et appris, en proclamant solennellement le *Credo* et le Notre Père.

quer que l'homélie joue le rôle d'un discours-commentaire de l'Église. Oui, en partie seulement, car elle n'est pas un cours d'exégèse ou d'histoire des interprétations ; elle est – au sens du mot grec « *homilein* » – un entretien dans la parole et par cette parole même. De telle manière que la parole surgisse aujourd'hui encore comme événement dans notre vie. L'homélie vise à nous introduire davantage dans le « *monde du texte* ».

L'écoute de la parole, un rite communautaire

Dans le grand passage du Livre de Néhémie (Ne 8), que nous lisons au troisième dimanche du Temps ordinaire année C, on mentionne l'usage de faire traduire en araméen le texte hébreu de la Loi, proclamé certes par le scribe Esdras, mais devenu incompréhensible pour les Juifs revenus d'exil. Le récit de la grande assemblée postexilique marque en quelque sorte la naissance des *targums* qui sont à la fois des traductions et des commentaires du texte original.

La Septante, bible traduite de l'hébreu en grec dans le milieu juif d'Alexandrie (III^e s.), procède du même esprit : rendre les Écritures accessibles à une population de langue et de culture grecques, les Juifs qui fréquentent l'assemblée synagogale mais aussi les Grecs désireux de connaître la sagesse des descendants d'Abraham. Entreprise tout à la fois passionnante et ardue. Il s'agissait en effet de « *trouver dans la langue grecque des vocables qui correspondraient aux termes hébreux chargés de toute une histoire biblique, comme la Gloire, la Nuée, l'Esprit, etc.* »⁷. Il fallait transposer les façons de parler propres à l'hébreu dans le génie de la langue grecque. A.-G. Martimort souligne que « *les traducteurs y parvinrent grâce à cette familiarité profonde avec les Écritures que leur avaient don-*

7. A.-G. MARTIMORT, « Essai historique sur les traductions liturgiques », LMD 86 (2^e trim. 1966), 77.

née l'usage liturgique et la méditation »⁸. Ainsi la traduction des Écritures dépasse-t-elle le simple exercice lexical pour se situer dans une relation vitale avec la parole. Ceci d'autant plus que le but visé par la traduction est de permettre aux lecteurs et auditeurs de faire leur miel spirituel à partir des Écritures. L'enjeu c'est l'expérience même de la Parole de vie.

Ce que nous avons contemplé, ce que nous avons entendu, nous vous l'annonçons à vous aussi, pour que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Et nous, nous sommes en communion avec le Père et avec son Fils, Jésus Christ (1 Jn 1, 3).

Les deux événements précités, l'assemblée présidée par Esdras et la rédaction de la Septante, sont en lien avec le culte, de façon directe pour le premier, de manière contextuelle pour le second. Dans le premier cas le culte apparaît comme le lieu d'une expérience de la parole – Néhémie 8, 6 manifeste l'accueil de la parole par le peuple qui répond « *Amen, Amen* ». Dans le second l'accent porte sur la lecture des Écritures comme lieu identitaire pour la communauté – les septante traducteurs (72 en fait) représentant les douze tribus d'Israël.

Ce qui se trouve visé ici c'est un lire-ensemble, une écoute commune de la parole. Le livre est ouvert devant tous et pour tous. Soit un rituel où les mots de l'Écriture jouent un rôle symbolique fort : ils doivent unir la communauté, et non pas la diviser. La liturgie chrétienne se situe au cœur de cette même tradition : dans l'assemblée pentecostale qu'est notre liturgie, tous forment un seul corps parce que chacun, quoique différent des autres, entend la même chose⁹, la voix

8. Ibid.

9. Les brochures et autres mensuels qui fournissent aux fidèles le texte des lectures risquent souvent de parasiter une écoute authentique. Quand on lit, alors que le lecteur ou la lectrice proclame la parole de l'ambon, on se fait sa propre petite lecture et on se retranche de cet acte rituel saisissant qu'est une communauté qui écoute.

du Seigneur, et peut se joindre à l'unique langage, celui de l'action de grâce au Père de Jésus Christ. Le « *miracle de la Pentecôte* » (Ac 2, 1-11) est comme le paradigme de ce qu'est la célébration chrétienne, lieu d'écoute commune de la parole, événement qui permet la commune prière d'action de grâce.

La traduction liturgique de la Bible comme texte

Le lexique de la traduction liturgique a pour vocation d'unir ceux qui écoutent et de les ouvrir au monde nouveau qui est signifié à travers le texte sacré – et non pas de provoquer la confusion et la dispersion. Les mots sont ici, de manière originale, ceux de la Bonne Nouvelle: ils font partie d'une annonce ritualisée, ils agissent comme signes du Royaume, ils sont les voix de la Sagesse qui invite à entrer dans l'Alliance.

Écoutez-moi bien, et vous mangerez de bonnes choses, vous vous régalez de viandes savoureuses! Prêtez l'oreille! Venez à moi! Écoutez, et vous vivrez (Is 55, 2b-3a).

C'est dire que ce langage de sagesse, celui du Christ Sagesse de Dieu, doit exercer une certaine séduction sur l'auditoire¹⁰, conduire à l'action de grâce. Le lectionnaire dominical (3^e dim. T.O. / C) relie la venue de Jésus à la synagogue de Nazareth à l'assemblée d'Esdras, mentionnée plus haut, montrant ainsi comment ce même Jésus accomplit la parole prophétique. Au sein de l'assemblée liturgique, à la faveur de la symbolique rituelle, le Christ, Verbe de grâce, s'adresse aux siens.

10. Il ne s'agit pas d'une séduction mondaine mais d'une attirance qui conduit à la conversion. Voir les caractéristiques que saint Augustin, dans le sillage de la rhétorique cicéronienne, reconnaît à l'éloquence chrétienne: *docere* (instruire), *delectare* (plaire) et *flectere* (convaincre) – *De doctrina christiana* IV, XII, 27.

Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre. Tous lui rendaient témoignage et s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche (Lc 4, 21b-22a).

Nous mesurons ici combien le vocabulaire, le style, le rythme et le phrasé du texte liturgique jouent un rôle important. Ils doivent avoir la capacité de rendre désirable le Royaume annoncé ¹¹. Le choix des mots et des expressions doit emmener l'assemblée du côté du Christ, sur cette rive où le Christ ressuscité se tient pour inviter les disciples à le rejoindre (voir Jn 21, 1-14). Les « *verba* », les paroles, ont à être « *gracieuses* », étant celles du Christ, Verbe, grâce de Dieu pour le monde. Le texte liturgique participe en quelque sorte de la sacramentalité de la célébration. Le discours d'adieu de l'apôtre Paul aux Anciens d'Éphèse va dans ce sens. La parole construit le corps du Christ :

Je vous confie à Dieu et à la parole de sa grâce, lui qui a le pouvoir de construire l'édifice [l'Église] et de donner à chacun l'héritage en compagnie de tous ceux qui ont été sanctifiés (Ac 20, 32).

11. Mais aussi la capacité d'exprimer combien la parole elle-même nous désire. Voir Roland BARTHES, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 24 et 13. Dans *Poésie de la pensée* (Paris, Gallimard, 2011), Georges Steiner montre comment tout exposé philosophique est inséparable d'une poétique, d'une rhétorique, d'un art du dire, qui lui confèrent sa force. On le voit déjà chez les Présocratiques dont les énoncés sont construits sur le modèle de la poésie épique. De même Henri MESCHONNIC, « Embibler la voix », Armand Colin, *Le français aujourd'hui*, 2005 / 3 n. 150, p. 20-32 : « *Le problème est un problème poétique, au sens où pour entendre et donner à entendre le faire et la force du dire, et pas seulement le sens de ce qui est dit, il faut retrouver tout le sériel du texte, l'enchaînement du tout rythme. La force est porteuse du sens. Le sens, sans la force, c'est le fantôme du langage.* » Le même auteur s'explique sur le sens du néologisme « embibler » : « *Et cela, assez merveilleusement, se dit sans qu'on ait su que c'est cela qu'on entend, dans le mot hébreu ta'am – au pluriel ta'amim – qu'on rend habituellement par accent rythmique disjonctif et conjonctif, mais qui signifie exactement "le goût" de ce qu'on a dans la bouche, la saveur de ce qu'on mange. Embibler, c'est taamiser.* » Et : « *Embibler, oui, c'est traduire ce que la Bible fait à la voix.* »

...au bon sens du mot!

La Constitution *Sacrosanctum Concilium* (n. 34) dit que les rites doivent « *se distinguer par une beauté faite de noble simplicité* », qu'ils « *seront transparents du fait de leur brièveté* » et qu'« *ils n'auront pas besoin de beaucoup d'explications* ». Appliquons également la prescription de « *noble simplicité* » aux traductions pour la liturgie. Ceci d'autant plus que les lectionnaires liturgiques ne jouissent pas des notes de bas de page¹².

On sait, combien l'actuel « *et ne nous soumetts pas à la tentation* » du Notre Père fonctionne mal dans la tête des fidèles et souvent les oriente dans le mauvais sens: qui donc est Dieu pour nous soumettre à la tentation? La nouvelle TLB a: « *Et ne nous laisse pas entrer en tentation* » (Mt 6, 13), traduction qui met l'être humain devant sa propre responsabilité.

Dans le psaume 132 (133), s'agissant de la vie fraternelle, la traduction liturgique (en 1977 déjà) offre un vocable plus suggestif que l'huile, quoiqu'excellente, sur la tête d'Aaron et qui descend sur le col de son vêtement, en donnant à méditer l'image du « *baume précieux* », laquelle pourra évoquer le passage de 2 Corinthiens 2, 14-16 où les chrétiens, explique saint Paul, sont la bonne odeur du Christ dans le monde.

Dans l'annonce de l'ange à Marie (Lc 1, 28) la traduction liturgique a préféré l'expression « *Je te salue* » à une traduction qui aurait certes été plus proche des annonces prophétiques¹³. Le choix de la TLB permet ainsi aux fidèles de retracer l'origine biblique de l'« *Ave Maria/Je vous salue Marie* ».

En Genèse 2, 24 l'expression littérale « *ils deviendront une seule chair* » est rendue par « *ils ne feront plus qu'un* », car le

12. Il serait tout à fait inconvenant qu'un lecteur ou une lectrice interrompe sa proclamation par des commentaires techniques.

13. « *Réjouis-toi!* ».

terme hébraïque « *chair* » désigne tout l'être humain. L'amour se trouve ainsi ouvert à l'au-delà de la relation charnelle.

En Jean 1, 1 on pourrait s'étonner que la nouvelle TLB corrige la formule à laquelle nous étions habitués : « *Au commencement était le Verbe* », supprimant l'addition explicative « *la Parole de Dieu* ». Peut-être cet ajout risquait-il de banaliser la solennité grecque du terme « *Logos* », principe divin qui donne sens et harmonie à l'univers ? Le choix de la nouvelle TLB sert sans doute mieux la plénitude et la force attachées au terme « *Logos* », que les bibles latines rendaient d'ailleurs par « *Verbum* ». Paradoxalement, la relative étrangeté du terme est au service d'une meilleure ouverture vers son sens profond – que l'homélie s'attachera à mettre en valeur. Et puis le *Credo* en latin ne proclame-t-il pas « *et verbum caro factus est* » ? Les fidèles qui ne le chantent plus dans nos assemblées liturgiques, l'entendent du moins au concert ou via les productions enregistrées !

En 1 Corinthiens 13, 1 par contre l'addition à « *si je n'ai pas la charité* » de « *s'il me manque l'amour* » a été maintenue par la TLB. Le but de l'addition étant ici d'enlever son caractère banal voire mondain au beau vocable « *charité* »¹⁴ en le reliant à l'amour qui est en Dieu ; et de tenter de restituer aujourd'hui quelque chose du couple mystique « *agapè* » (grec) / « *caritas* » (latin). À la fin de l'hymne paulinienne on termine, par mode d'inclusion, sur le seul mot « *charité* », qui délivre l'énumération des œuvres de l'amour d'une possible interprétation anecdotique.

14. Cf. les expressions « *faire la charité* » ou « *bal de charité* » ! La TOB, quant à elle, donne seulement le mot « *amour* ».

Le Corps grandit par l'écoute

L'Écriture progresse avec ceux qui la lisent, explique saint Grégoire le Grand ¹⁵. Traduire c'est déjà contribuer à la croissance des Écritures au sein de l'humanité. En effet une traduction manifeste une certaine intelligence de ces dernières à un moment donné de l'histoire, une façon de les recevoir dans la chair de ce monde. Mais, quand ce même texte traduit est à son tour accueilli dans l'assemblée liturgique, alors se produit l'incarnation du Verbe lui-même. Il devient chair de notre chair. On mesure ici la responsabilité des traducteurs – et en dernier lieu de l'autorité ecclésiale qui garantit l'authenticité de son ouvrage.

La TLB 2013 permettra-t-elle aux Écritures de prendre chair dans la culture du XXI^e siècle? D'instaurer et d'approfondir le dialogue entre Dieu et son peuple? ¹⁶ Car le Dieu de Jésus Christ ne saurait parler qu'une seule langue, celle que l'assemblée, qui célèbre en tel endroit du monde et à tel moment de l'histoire, est apte à comprendre. Cf. le miracle de la Pentecôte – étant bien entendu que le miracle des langues ne se situe pas au niveau du lexique!

Le compagnonnage d'une traduction fait grandir le Corps. Elle fait parler l'Esprit comme « *auctor* » / auteur ¹⁷ de l'Écriture que j'entends *hic et nunc*. Il y a nécessairement du *targum* dans une traduction, surtout en liturgie – quand bien même ce rôle revient à l'homélie, laquelle se fait alors commentaire et actualisation à l'exemple des commentaires rabbiniques ¹⁸. Peu avant saint Grégoire, le moine Jean Cassien

15. Homélie sur Ézéchiel, 1, 7, 8.

16. Voir Constitution *Sacrosanctum Concilium* 7 + Lettre Apostolique de Jean-Paul II pour le 25^e anniversaire de la Constitution *Sacrosanctum Concilium* (1988).

17. Le terme « auteur » vient du latin « *auctor* », lequel dérive du verbe « *augere* », faire croître, augmenter, puis se faire le garant d'une entreprise.

18. Commentaires soit du type « *haggada* » soit du type « *halaka* ». Dans la *haggada*, le prédicateur aide l'assemblée à accueillir la parole comme un don merveilleux du Seigneur – du *hifil higgid* qui signifie raconter devant une assemblée, annoncer (le sens profond des Écritures). La *halaka* – de *halak*, marcher – quant à elle, montre com-

disait déjà: « À mesure que, par la méditation des Écritures, notre esprit se renouvelle, la face des Écritures commence, elle aussi, à se renouveler et la beauté d'une signification plus sacrée se met à croître, pour ainsi dire, à la mesure de notre propre progrès »¹⁹.

Cependant le Corps ne pourra grandir que si ses membres se trouvent dans une attitude d'accueil. Le rituel est au service de l'accueil des Écritures comme parole de Dieu. Après l'oraison d'ouverture, l'assemblée s'assied – posture de l'écoute – tandis que le lecteur ou la lectrice monte à l'ambon; le silence établi, la proclamation peut commencer.

Une traduction liturgique de la Bible est un *thésaurus* d'images, de métaphores, de formules, de vocables typiques, que l'assemblée croyante accueille et s'incorpore pour devenir au fil des célébrations le corps du Verbe. Cette incorporation passe également à travers les hymnes et les diverses oraisons – voir le n. 24 de *Sacrosanctum Concilium*²⁰. C'est pourquoi la langue des lectures ainsi que le langage des chants et des prières doivent-ils être suffisamment beaux – de cette beauté qui vient de leur convenance avec l'acte qui les met en œuvre – pour devenir une icône du Christ lui-même, Verbe de vérité. Soit un discours apte à marquer la différence chrétienne dans le monde contemporain mais qui en même temps lui fasse signe, le séduise par une sorte de connivence. Car il s'agit d'exprimer, par mode de signes et de symboles, tout à la fois la proximité et l'altérité du Dieu de Jésus Christ.

ment la Tora s'applique aux situations de la vie. La *halaka* forme la partie législative des commentaires targumiques.

19. *Conférence* 14, 11.

20. Dans la célébration liturgique, la sainte Écriture est de la plus grande importance. C'est d'elle que sont tirés les textes qui sont lus et qui sont expliqués dans l'homélie, ainsi que les psaumes qui sont chantés, et c'est sous son inspiration et sous son impulsion que les prières, les oraisons et les hymnes liturgiques ont pris naissance et c'est d'elle que les actions et les signes reçoivent leur signification.

Une parole qui convertit et transforme

Dans l'événement rituel qu'est la proclamation des Écritures, l'Esprit de Dieu me parle. Il « lit » ma vie, il en fait une lecture apte à la convertir et à la renouveler. Bien plus c'est l'assemblée qui devient comme lue elle-même par la parole divine²¹. Cette dernière l'interprète et la transforme en corps du Christ. C'est du reste cette transformation que demandera la prière eucharistique par l'épiclese²². Mais cette même transformation commence d'ores et déjà durant la liturgie de la parole. De cette dernière jusqu'à la liturgie eucharistique il n'y a qu'un seul discours. Nous l'avons dit plus haut, la liturgie de la parole n'est pas une liturgie des lectures²³ : il ne s'agit pas de pages d'information mais de la Bonne Nouvelle qui transforme secrètement, mystiquement. À force d'entendre d'année en année les mêmes mots et de les recevoir comme parole de vie, l'assemblée qui s'en nourrit grandit en direction du corps du Christ.

La forme littéraire que prend en liturgie le discours de la parole divine ne saurait demeurer étrangère à la croissance

21. À rapprocher de la fameuse explication de Paul Ricœur : « *Se comprendre, c'est se comprendre devant le texte. Non point imposer au texte sa propre capacité finie de comprendre, mais s'exposer au texte et recevoir de lui un soi plus vaste* » – le soi étant alors constitué par la « chose » du texte. « *Lecteur, je ne me trouve qu'en me perdant... la compréhension est alors autant désappropriation qu'appropriation.* » *Du texte à l'action. Essais herméneutiques*, II, Paris, Seuil, 1986, p. 116-117.

22. Par exemple prière eucharistique 3 : « *Accorde-nous d'être un seul corps et un seul esprit dans le Christ.* »

23. Le projet d'une Bible comme celle éditée par Bayard (2001), que certains ont appelé la « *Bible des écrivains* » se situe dans le champ de la « lecture ». « *Un texte à lire, sous le mode du continu, et non plus de la péripécie qui morcelle. Le style est vif, la ponctuation minimale, la mise en page souvent audacieuse, reflet de la poésie et de la prose contemporaines en français. Il s'agit d'une traduction qui veut "réveiller la lecture", secouant l'uniformité stylistique d'une Bible de Jérusalem ou la glose pédagogique de la TOB. Bien plus, cette Bible nouvelle n'hésite pas à secouer le vocabulaire "ecclésiastico-théologique" souvent hérité du latin et devenu langue de bois, à cause de l'usure de l'usage. On a traduit directement de l'hébreu ou du grec, sans la médiation de la Vulgate* », Alain GIGNAC, « *Traduction et expérience de lecture : réflexions théologiques sur leur signification en christianisme* », *Théologiques*, vol. 15, n° 2, 2007, p. 72 – url : <http://id.erudit.org/iderudit/017773ar>

dans la foi. Une telle forme participe de la dynamique rituelle qui appartient au culte chrétien. La structure narrative des diverses formes littéraires qui tissent le récit biblique doit susciter l'étonnement, l'admiration, la conversion, la confession de foi, la méditation, la mémorisation, etc. bref le dialogue constant entre Dieu et son peuple. C'est dire l'importance significative d'une traduction liturgique: rythme des phrases, couleur des mots, beauté du langage, évocations d'autres passages bibliques sans oublier les réminiscences euchologiques, tout doit favoriser l'écoute de la parole, son intelligence silencieuse. L'exigence première d'une traduction liturgique des Écritures consiste dans son pouvoir de se faire écouter. Le « *pouvoir-écouter est ce qui fonde et rend possible quelque chose comme tendre l'oreille* »²⁴.

Bien sûr la qualité d'une traduction liturgique de la Bible ne suffit pas à susciter ce « *tendre l'oreille* » évoqué plus haut. Le ministère du lecteur ou de la lectrice joue ici un rôle majeur. On n'attend pas de lui ou d'elle qu'ils s'impliquent avec une conviction théâtrale dans la proclamation. Ils n'ont pas à jouer le texte sacré, mais à en être au milieu de leurs frères et sœurs les premiers écoutants. Lire c'est donner l'image de l'écoute. Que la proclamation soit claire et distincte, qu'elle aide l'assemblée à recevoir la parole et à y répondre. Encore et toujours le dialogue entre Dieu et son peuple.

Jean-Claude CRIVELLI

24. Voir Martin HEIDEGGER, *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1986, p. 207-213. « *L'extériorisation orale de la parole est la langue. Cette somme de mots dans laquelle la parole a en propre un être "du monde" se rencontre comme étant de l'intérieur du monde à la manière d'un utilisable* » p. 208.